



CITADELLES ET MAQUIS D'INDOCHINE 1939-1945

Association loi 1901 créée le 18 décembre 1978

Affiliée Fédération Nationale André Maginot des Anciens Combattants. Gr. 09

Adresse : 2 rue Charles-Axel Guillaumot 92500 Rueil- Malmaison

Adresse courrier : CMI, chez M Loïc de Laborie 5 rue Charles Vaillant 78400 CHATOU

Courriel :cmiindochine@gmail.com.....

Mot du président

Chers Amis,

La parenthèse du Covid semble arriver à son terme et je souhaite que les vœux formulés dans la lettre précédente se soient réalisés, que chacun en sorte sans être trop affecté.

Entre temps, « **le coup de force du 9 mars 1945** » a été encore cette année dignement commémoré, en collaboration avec le Comité de Mémoire représenté par le Lt Colonel Queva. Un **reportage photographique** vous relate les événements. Une fois de plus, les autorités militaires ont répondu favorablement à nos invitations et ont délégué les personnalités suivantes :

- le général de corps d'armée Olivier Salaun, général inspecteur de l'armée de terre, lors de la messe dimanche, représentant le général Burkhard, le CEMAT.
- le général de Brigade Michel Ledanueur, du collège des inspecteurs de l'armée de terre, le mardi 9 mars au ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe, représentant le général Burkhard, le CEMAT.
- le général de division Philippe Debarge, commandant en Second de la région de gendarmerie d'Île-de-France, déjà présent pour les commémorations de 2020, et qui, une nouvelle fois, a bien voulu être des nôtres, à la fois aux Invalides et à l'Arc de Triomphe.

Nous évoquions également, dans le dernier Info CMI, la mise en place du **site internet de l'association**. Entre temps, nous avons conclu un partenariat avec la société NBEA NETWORKS LLC, représentée par Mr Eric Alfonsi. Celle-ci a une expérience reconnue depuis 20 ans et a créé de nombreux sites dans le monde associatif militaire (Secours de France, la Fédération des Sociétés des Amis du musée de l'Armée, l'Association de Soutien à l'Armée française, ANAPI ...). Il nous faudra compter environ 3 mois pour le concevoir. Il devrait être consultable d'ici le 4eme trimestre au plus tard. Nous vous tiendrons au courant, bien sûr, de son avancement dans les prochaines lettres.

Nous vous rappelons notre deuxième **commémoration annuelle, le 2 septembre prochain**, qui se tiendra à l'Arc de Triomphe à l'occasion du ravivage de la flamme. Nous réservons une surprise à cette occasion à tous ceux d'entre vous qui nous rejoindront... ! Nous joignons à notre lettre la convocation pour la **prochaine assemblée annuelle** qui aura lieu le samedi 4 septembre, à la salle des Bleuets à l'Hôtel des Invalides ; vous y êtes tous conviés. Elle sera précédée par le conseil d'administration du bureau sortant. N'hésitez pas à proposer votre candidature pour venir nous épauler, nous en avons plus que jamais besoin !

Enfin, nous sommes heureux de vous faire partager le très beau témoignage du **médecin-colonel Henri Poudevigne**, qui nous a été confié par madame Laurence Riehl, sa petite fille et membre de l'association. Nous l'en remercions ! Il illustre ce « Camerone indochinois » que fut **la défense de la Citadelle d'Hanoi**, le 9 mars 1945, l'un des rares récits, qui nous soient parvenus, de ce haut fait d'armes français.

Amitiés,

Loïc de Laborie, Tél/ 06 72 24 07 10

Reportage photographique du 76^e anniversaire du « Coup de Force » japonais en Indochine

Le Dimanche 7 mars 2021 : messe de commémoration à la cathédrale des Invalides était célébrée par Monseigneur Antoine de Romanet, évêque aux Armées, discours et dépôt de gerbe

Les deux drapeaux (Citadelles et Maquis 1939-1945) portés par Bernard Descamps et Lucien Ruchet



les 2 associations apportent la gerbe



Cecile Bezer lit la 1^{re} lecture

Allocution du LtCol Queva



Allocution de Loïc de Laborie



Dépôt de la gerbe par le général Olivier Salaun, le général Debarge, le Lt-col Quéva, Loïc de Laborie



Le Mardi 9 mars 2021 : Ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe





à gauche, le porte-drapeau de l'association : Bernard Descamps

Allocution du président de Citadelles et Maquis d'Indochine
(devant l'autel dédié aux combattants morts en Indochine et devant la plaque du 9 mars 1945
à la cathédrale de l'Hôtel des Invalides)

Je remercie le lieutenant-colonel Queva de nous avoir relaté les événements dramatiques qui ont suivi le 9/3/1945. Pour illustrer ses propos, je ne pourrai pas retracer tous les faits d'armes, côté français, ni toutes les exactions commises par les troupes japonaises, mais j'ai choisi d'évoquer aujourd'hui le sort des 5 000 militaires et 900 civils français, dont la résistance au coup de force a été remarquable, et qui ont été internés ensuite dans des lieux de déportation, en particulier ceux d'Hoa Binh appelés les « camps de la mort lente ».

Auparavant je voudrais vous donner quelques chiffres :

Au lendemain du 9/03/45, près de 37 000 français, soit la quasi-totalité de la population française en Indochine, sont faits prisonniers.

22 000 civils, hommes, femmes et enfants, sont parqués en résidence surveillée dans des mini ghettos.

7 000 militaires et 2 000 civils sont internés dans des camps disciplinaires, soumis à des conditions de vie très dures où toute sorte d'atrocités sont tolérées par les Japonais.

5 000 militaires et 900 civils sont envoyés dans des lieux de déportation.

Les lieux de déportation officiellement reconnus par la France en 1951 et ouvrant droit au titre de déportés après-guerre sont au nombre d'une dizaine, dont les cellules des immeubles de la Shell et de la Sûreté à Hanoï, celles de la prison civile et de la chambre de commerce de Saigon. La plupart des prisonniers sont enfermés dans les sinistres « cages à tigre ».

À partir de juin, les Japonais mettent en place de véritables camps de concentration, beaucoup plus vastes que les lieux de déportation, le camp de Paxson au Laos et principalement les camps de travaux forcés répartis le long de la route coloniale n°6 au Tonkin, à proximité d'Hoa Binh.

Dans ces camps d'Hoa Binh, les Japonais ont choisi de mettre les plus jeunes de leurs prisonniers, les moins dociles, au total environ 1800 soldats. Beaucoup d'indices laissent à penser qu'il s'agit d'une extermination programmée, puisque la ration alimentaire laisse une chance de survie d'environ un mois. La jungle tropicale, dense et inextricable, qui entretient une atmosphère humide et étouffante, est leur principale complice. Les prisonniers sont soumis à des travaux forcés qui n'ont pas de but précis si ce n'est leur épuisement physique et moral. Très vite, la dysenterie, la violence des gardiens, pour la plupart supplétifs coréens, les plaies infectées, le désespoir sont la cause des premiers morts.

Écoutons le résistant Joseph Autenzio : « Notre premier travail en arrivant au camp de Hoa Binh fut de creuser des fosses. Dans mon souvenir, elles faisaient de 6 à 7 mètres de long, 4 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur. Nous avons compris que nous avions creusé nos charniers. Quelque

chose a dû se passer qui a retardé notre exécution mais il y avait déjà beaucoup de décès provoqués par la dysenterie. Puis, le travail s'est organisé, excessivement pénible : transport de troncs d'arbres de 6 à 7 mètres de long tandis que nos pieds s'enfonçaient dans la boue et toujours les coups, même sans raison. »

Les prisonniers sont répartis en triades par groupe de 3. Si l'un s'échappe, les 2 autres sont fusillés ou décapités.

Dans un camp voisin, le médecin général Laurent Porte témoigne : « les brutes japonaises s'acharnaient avec leur bambou sur les malades qui ne pouvaient plus avancer. La plupart mouraient en chemin. Quand l'accès à l'infirmerie était autorisé : c'était pour y mourir ».

Vers la mi-août, le bruit court que la guerre est finie. En réalité, les deux bombes atomiques du 6 et 9 août puis la capitulation sans condition, le 15 août, vont stopper net l'acharnement des geôliers et sauver les survivants d'une mort programmée. Le Mikado a ordonné de déposer les armes et les troupes japonaises obéissent. Il faudra attendre la mi-septembre pour que l'ensemble des prisonniers soit transporté et parqué à la citadelle d'Hanoi, sous la surveillance des Japonais. Cette situation hautement paradoxale va se prolonger pendant l'occupation chinoise, et cela jusqu'à l'arrivée du général Leclerc le 18 mars 1946.

De nombreux rescapés ne survivront pas à leur retour à Hanoï, leur certificat de décès précisant invariablement la mention "misère psychologique". Les autres vont rester profondément marqués par cette épreuve le restant de leur vie. J'ai pu recueillir, ces dernières années, des témoignages poignants de ces hommes qui, jusqu'alors, n'en avaient rien dit à leur famille.

Ce système concentrationnaire japonais a pu être comparé aux camps nazis d'Europe. Mais il y a une différence notable : ces derniers sont encore vivants dans la mémoire des Français ; les morts et rescapés de Hoa Binh, comme ceux des autres camps japonais, eux, ont toujours été ignorés. Une situation assez analogue à celle des prisonniers des camps vietminhs après la défaite de Dien Bien Phu. Cette indifférence est une deuxième mort et une grande injustice.

Notre présence aujourd'hui rend hommage à leur bravoure et à leur sacrifice.

Programme du 3eme trimestre 2021, du 76-ème anniversaire de la reddition du Japon le 2 septembre 1945

Samedi 4 septembre 2021

15h : Conseil d'Administration avec renouvellement du bureau sortant dans la salle du Bleuet de France, à l'Hôtel National des Invalides.

16h : Assemblée Générale de l'association au même endroit (la convocation est jointe à cette lettre).

Jeudi 2 septembre 2021 :

18h : ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe, en présence des autorités invitées dans le cadre de la commémoration du 76-ème anniversaire de la reddition du Japon le 2 septembre 1945.

Relation d'Henri Poudevigne, médecin-capitaine affecté au 9eRIC, sur la défense de la Citadelle d'Hanoi, le 9 mars 1945 (extraits)

Retranscrite par son fils Jacques Poudevigne.

« Le 8 mars, il (mon père) était à son poste à l'infirmerie du 9e. Le 9 mars profitant comme beaucoup de la levée de la consigne, il est parti dans le centre pour voir des amis, des camarades et parler de la situation. Il y a passé une bonne partie de l'après-midi. Après le Café de la Paix, il a descendu la rue Paul Bert pour rentrer chez lui. Arrivé au petit lac, sur la droite, il y avait un grand café avec terrasse. Là, il rencontra des camarades médecins, dont son camarade de promotion, le médecin capitaine Farge. Il ne le verra plus jamais : En voulant rejoindre son poste à l'hôpital, il fut touché par le tir d'une patrouille japonaise. Tiré comme un lapin, comme bien d'autres ! Puis vers 19h, chacun rentra chez lui.

L'itinéraire que Papa emprunta, je le connaissais bien. Il passe par les rues d'ordinaire très animées ; en cette fin d'après-midi, elles sont pratiquement désertes. J'imagine facilement le regard furtif de

quelques Annamites, considérant cet Européen isolé qui se hâte vers la citadelle. Ils savent déjà ce qui va se passer. Il arrive chez lui et reprend immédiatement toutes ses habitudes. Il enfle sa robe de chambre sur sa chemise et son pantalon. Il passe au salon et hèle son ordonnance. Il lui demande un punch qu'il prend en général dans un grand verre avec des glaçons. L'ordonnance rentre dans le salon. Il porte le punch sur un petit plateau. Il est livide. Il tremble et les glaçons tintent dans le verre. Mon père le regarde ; son teint blafard le renseigne vite.

- « Qu'est-ce qu'il y a ? dit mon père.

- « Les Japonais ! ils sont là, ils montent » dit en tremblant l'ordonnance que papa ne reverra plus jamais.

Mon père bondit. Il n'a pas besoin de réfléchir, de se poser des questions, il faut foncer. Il dévale l'escalier métallique raide qui descend contre la face arrière de la villa vers le jardin. Il entend les Japonais entrer par la porte de devant et monter l'escalier de pierre principal dans le jardin ; passe devant la cuisine et s'engouffre dans l'abri blockhaus qui le sépare des bureaux de la division. Les premiers coups de feu claquent. Est-ce sur lui ? Sont-ils loin ? Question inutile. Il faut foncer.

Traversant les bureaux vides de la division, il débouche dans la rue très dégagée où, sur la droite, s'élève la porte d'entrée blindée de la citadelle qui commence à se fermer en grinçant. Un sous-officier le reconnaît :

- « Vite mon capitaine ; on ouvre le feu ! »

La porte se referme derrière lui. Tout de suite le « tac-a-tac » des mitrailleuses françaises répond aux rafales rageuses des fusils-mitrailleurs japonais. Le combat est engagé, il durera 20h.

Papa s'arrête, souffle ; il allume une cigarette. Il est dans la rue centrale qui sépare en deux le quartier. A sa droite se trouve le 9e RIC au centre duquel s'élève sa propre infirmerie où ses infirmiers l'attendent. Il y retrouve le même calme et les mêmes odeurs, mais il sent une forte tension chez ses aides ; lui-même, en tant que chef, doit montrer l'exemple du sang-froid. Le premier moment de flottement, les états d'âmes seront vite dépassés. Il ne restera plus que l'action, le médecin et ses infirmiers.

De cette nuit tragique, je ne me souviens que de quelques anecdotes que mon père aimait raconter, et la trame générale. L'assaut de la citadelle a duré 20h, de 20h le 9 mars, à 16h le 10 mars. Il a été d'une grande violence frontale et souvent au corps à corps. Les Japonais, dans ce type de combat, sont redoutables. Au canon, ils créent des brèches dans le mur d'enceinte puis les sections d'assaut foncent en hurlant.

Pour enrayer l'avance japonaise dans la rue centrale, le commandement français lance une contre-attaque avec une section de légionnaires du 5e REI. Un lieutenant la mène. Il avance sans courber l'échine, fièrement, crânement, sachant que le combat est sans issue. Il marche bien droit à côté du char dont le canon tonne. Il repousse les Japonais presque jusqu'à la porte d'entrée. Puis brusquement le char est détruit. Bizarrement et bien heureusement, ce lieutenant courageux a survécu à ce combat intense. Inexorablement les Japonais avancent ; les pertes sont lourdes, très lourdes chez eux. Ils se battent à dix contre un, mais ils ont aussi des pertes 10 fois supérieures.

Revenons à mon père dans son infirmerie. Après avoir revêtu sa blouse blanche il organise rapidement l'accueil des premiers blessés. Les défenseurs n'ont pas le temps d'évacuer les blessés éventuels ; ils doivent d'abord repousser les sections d'assaut qui jaillissent par la brèche. Le combat aux créneaux est presque toujours mortel. La fente du créneau est très étroite et ne laisse passer que peu de balles. Mais celles qui passent frappent le défenseur en pleine tête. Mon père entend ce bruit sourd du canon, qui couvre régulièrement le crépitement des armes légères.

Les premiers blessés arrivent. Le médecin au combat donne les premiers soins avec ses infirmiers. Mais très vite, ces interventions se transforment en véritables opérations chirurgicales. Puis, ils effectuent le travail le plus délicat pour le médecin en première ligne : faire le tri et déterminer qui est condamné par sa blessure, qui peut être sauvé. Pour mon père c'est sa première expérience du combat intense, tout près de la ligne de feu.

Il me dira plus tard : « Dans un premier temps on agit rapidement sans état d'âme ; on n'a pas le temps de se poser de questions ; ça viendra plus tard. Je dirigeais vers le fond de l'infirmerie les blessés très graves, que je jugeais avoir peu de chances de survie. Ainsi, un jeune soldat du 9e que je connaissais bien, geignait dans un coin, inconscient. Je le jugeais fini. Après la bataille, je l'ai évacué sur l'hôpital dans les derniers. Eh bien, il en a réchappé ! Son heure n'était pas arrivée. »

Et puis il y eut tout naturellement des images difficiles mais bien compréhensibles pour ceux qui ont leur baptême du feu. La première fois que l'on sent la mort rôder autour de soi est un instant terrible

et encore beaucoup plus difficile pour un soldat que pour un officier. L'officier a la responsabilité de ses hommes et mène le combat. Son esprit est toujours occupé. Pour le soldat, il est seul avec ses pensées ! Il a peur au début et c'est normal. Puis, il entre dans « l'ivresse du combat ». Mon père repère un jeune soldat assis par terre, dans un coin de l'infirmerie. Il a peur ; il a 20 ans ! Et en ce début de combat la bataille fait rage. Mon père lui parle gentiment, comme il sait si bien le faire, et lui dit : « il faut aller te battre, petit... ».

Il se lève, prend son fusil et sort. Une demi-heure plus tard, il revient. Il a une balle en pleine poitrine.

Il est content. Il s'est battu. Il montre du doigt la blessure à mon père. Il sera mort dans l'heure qui suit. Le souvenir poursuivra mon père très longtemps, car il considérera que c'est lui qui l'a envoyé à la mort.

Les heures passent ; la blouse blanche de mon père se teinte de rouge, du sang de ses soldats. Vers minuit le courant électrique est coupé. Il continue et opère à la bougie. Il fait évacuer ceux qui sont morts et ceux pour lequel il ne peut rien. Il n'a pas sommeil. Une certaine ivresse commence à le gagner. Un sergent qui le connaît bien - il joue au football avec lui - est gravement atteint et geint. Il n'a pas les moyens de le sauver. Il le met dans un lieu plus calme. Il lui prodigue sa sympathie quelques instants. C'est aussi cela le « boulot du médecin ». Enfin, il s'arrête un moment et va fumer une cigarette à la porte. En milieu de nuit, le combat fléchit un peu quand, brusquement, vers 4h du matin, une énorme explosion retentit. Le dépôt de munitions explose. On saura plus tard que les Japonais allaient le prendre ; il a donc été détruit par les défenseurs. En fin de nuit, le combat se rapproche de l'infirmerie et mon père regarde la ligne de feu, non loin du mur d'enceinte qui n'a pas encore été franchie de ce côté. Brusquement, une section d'assaut japonaise se met en mouvement et, leur chef en tête, fonce en hurlant dans la brèche. Inlassablement, ils donnent l'assaut ! Légers et bondissants, dans leurs sandales d'assaut, les petits hommes aux uniformes jaunes kakis, courbés sur leur fusil, baïonnette au canon, foncent vers leur ennemi invisible. Aucun ne recule ; tous tombent hachés, foudroyés par le canon français. À cette brèche, non loin de l'infirmerie, c'est une véritable boucherie. Maintes fois, l'assaut est donné ! Le canon français est toujours là pour stopper la horde hurlante, briser la rage des petits hommes jaunes, anesthésiés par de larges rasades de saké. À ce point, ils ne passeront pas. Chose étrange, après le combat mon père constatera qu'il ne reste rien des pertes japonaises, car ceux-ci rapidement ramassent leurs morts.

Mon père rentre. Il a moins de travail en fin de nuit, car le combat faiblit. De part et d'autre, on doit reprendre son souffle. C'est à ce moment-là, on le saura plus tard, qu'aux petits échelons, l'espoir renaît. Comment combattre sans espoir ?

Les blessés n'arrivent presque plus. Mon père et ses infirmiers se regardent. L'odeur du sang et des désinfectants leur est habituelle mais l'odeur de la poudre, qui plane partout, anesthésie leurs sens. Ils ont dépassé la sensibilité humaine. Le combat se rapproche de l'infirmerie, si bien qu'à la fin de l'engagement la ligne de feu sera à son niveau. Elle ne sera jamais investie. Le médecin du 4e RAC, le capitaine Coste, n'aura pas cette chance. Son infirmerie, située non loin du mur d'enceinte, sera investie dès le début des combats. L'officier japonais ne fait pas de prisonniers ; il entre et immédiatement tranche la tête du médecin avec son sabre.

« Mais qui a dit que les Japonais étaient des sauvages ? »

Le combat se termine à 16h. L'infirmerie est au niveau de la ligne de feu. Mon père prend son clairon et fait entendre la complainte triste et lente du « cessez-le-feu ». Des larmes coulent de ses yeux.

Il s'époumone ; il donne ses dernières forces dans ce dernier souffle. Puis il attend, debout au garde-à-vous. Les tirs s'arrêtent instantanément. Le silence se fait. « C'est un silence assourdissant » ! Petit à petit, les soldats français se lèvent et déposent les armes à terre. Ils se sont tous battus comme des lions. C'est beaucoup plus que ce qu'on attendait d'eux ! On attendait un « baroud d'honneur », ils ont presque « fait Camerone » ...

Les 4/5 de la garnison sont hors de combat. Maintenant, ils sont au pouvoir de ceux qui les ont submergés à dix contre un. Résister 20h, dans ces conditions, relève du sublime. Le soldat français n'a pas failli. La France devra tenir compte de son sacrifice. Mais, pour l'heure, personne ne sait ce que les Japonais vont faire. Chacun connaît le code de l'honneur japonais qui refuse la défaite et préfère la mort. Certains savent que le vaincu est souvent passé par les armes !

Mon père sort de l'infirmerie avec ses infirmiers. Ils sont tous en blouse blanche, tachée de sang. Ce sont leurs uniformes. Un groupe d'assaut japonais, baïonnette au canon, fonce sur eux avec des cris gutturaux, autant faits pour intimider l'adversaire que pour se donner du courage. Eux aussi sont

ivres de l'odeur du sang et de la poudre. On apprendra plus tard que les sections d'assaut étaient largement enivrées au saké. C'est impressionnant une charge ! Papa garde un calme de façade et se fait connaître comme le médecin-chef. Le dialogue ne s'engage pas avec cette troupe surexcitée, à demi sauvage, qui a pour règle de tuer ou de se faire tuer. C'est ce qu'ils feront dans beaucoup d'autres garnisons.

Le sous-officier japonais fait aligner Papa et ses infirmiers dos au mur et met en batterie un fusil mitrailleur. Il fait comprendre qu'il va les fusiller ; c'est facile à comprendre ; il attend l'ordre de son officier ! Un grand calme s'installe ; tout tourne au ralenti. Mon père échange ce qu'il croit être un dernier regard avec ses infirmiers, qui attendent crânement un dernier signe d'amitié. Papa est tragiquement calme me dira-t-il. Il tâte son poulx en médecin qui se respecte ! Et le poulx est calme aussi...cela l'étonne et il sourit :

- « Je ne savais pas que ce serait aussi facile ! » dira-t-il.

Les minutes passent, longues et tragiques. Puis un ordre claque et le sous-officier, au lieu d'ordonner l'ouverture du feu, rugit de sa voix rauque et encore surexcitée, des ordres intraduisibles et fait signe de marcher. Poussé par les baïonnettes, le « corps médical » avance. Où les emmène-t-on ? Ils rejoignent la rue centrale où un petit carré de soldats français, bien rangé, attend l'arme au pied, officiers en tête. Ils sont hâves, barbus, fatigués, les tenues de combat sales et déchirées. Mais leur œil est vif, leur attitude est volontaire, ils attendent.

- « Que vont-ils faire de nous ? » pense mon père.

Il est au-delà de la fatigue ; la peur n'a plus sa place.

« Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, je m'en fous ! » me dira-t-il bien plus tard.

Puis les ordres gutturaux retentissent. Oh, surprise ! Les Japonais rendent les honneurs militaires. La centaine de soldats français, en bonne ordre, défile devant les Japonais qui présentent les armes et saluent pour rendre les honneurs. Les clairons de tête font retentir l'hymne de l'infanterie de Marine.

« Pour être un soldat de Mari...i...ne

Il faut avoir dans la poitrine...i...ne

Le cœur d'un matelot

Et celui d'un soldat...»

Les formations japonaises saluent. Ils rendent les Honneurs. Mon père fait de même avec ses infirmiers sur le côté.

La troupe défile, raide, volontaire malgré la fatigue ; ils ont la larme à l'œil mais ils sont fiers, ils ont leur honneur de soldat. Beaucoup de camarades sont tombés. Après la bataille, la fierté est toujours dans les deux camps, surtout que le combat a été impitoyable, sanglant. Ils se sont battus à 500 contre 5000 selon les estimations. Les clairons s'époumonent. Ils tiennent, ils tiendront, il faut qu'ils tiennent. « Ils sont la voix de la France ».

Tout a une fin. Les honneurs sont rendus et on ne les exécute pas. Les Français sont désarmés et la détention commence. Elle sera dure, très dure ! En six mois, au camp de Hoa Bin, les deux-tiers des prisonniers français périront de mauvais traitements ou de dysenterie surtout. Mon père et le médecin commandant Labat seront les deux médecins du camp. »

Timbres commémoratifs de la période 1939/1945 :

A ce jour, nous avons pu répondre au 2/3 des commandes. Pour celles qui restent, il est nécessaire de reprendre contact avec les demandeurs pour obtenir des précisions ou des corrections. Nous nous sommes fixés de le faire cet été.

Une deuxième série de timbre est prévue pour la rentrée sur le modèle unique ci-dessous. Nous vous confirmerons son édition et donc la possibilité pour vous de la commander dans la prochaine lettre.

